

La Chanson de Lorette

avait regardé le paysage ; une lumière triste, des prés spongieux, de hauts massifs de feuillages légers, des labours pâles, une boue rose, un ciel blanc, des villages en loques.

— On va sur Verdun.

— Ou dans les Vosges.

— L'ordonnance du général a dit à Germain...

On était descendu à Pargny, et le lendemain, sac au dos, on était parti à travers les bois et les prés semés de tombes françaises et allemandes, traversant des villages démolis où subsiste une vie de misère, et on s'était arrêté à Villers-aux-Vents, petit amas de ruines sur un monticule en dos d'âne.

Il n'y avait pas de doute, c'était bien droit sur Verdun qu'on allait, et quand, avant de s'endormir, dans nos vastes granges, un éclat de rire partait, ici ou là, il s'éteignait vite et ne se propageait jamais. C'était le moment où on écrivait beaucoup à ses vieux, à ses frangins, à ses frangines, à sa poule, à ses mômes.

* * *

— Pierrot, chante-nous la chanson de Lorette, demanda quelqu'un.

— Oui, c'est ça, la chanson de Lorette.

— Tu peux y aller, on n'est que des copains ici.

— Y a pas d'jésuites.

— On reprendra tous en chœur au refrain.

Pierrot but un coup et, la tête baissée, les yeux mis-clos, commença, sur un ton très doux, presque à mi-voix, comme un enfant qui pleure seul.

Au refrain, nous chantions tous, comme pour une litanie, en voix de tête et très faiblement :

Quand au bout d'huit jours,
Le repos terminé
Nous allons reprend' les tranchées,
Notre vie est utile
Car sans nous on prend la pile.
Oui, mais maintenant
On est fatigué,
Les hommes ne peuv' plus marcher,
Et le cœur bien gros
Avec des sanglots
On dit adieu aux civlots.

Après cette notation très fine des contradictions inconscientes des hommes, tantôt convaincus, tantôt révoltés, et enfin résignés le cœur gros ; le poète qui, en quelques vers, avait si parfaitement exprimé le désordre de notre cœur, s'égarait dans du lyrisme naïf, inévitable chez le chansonnier populaire, mais au cours duquel il accrochait ça et là de très belles images, évoquant en nous une foule de souvenirs qu'il nous plaisait de retrouver.

Huit jours de tranchées
Huit jours de souffrance ;
Pourtant on a l'espérance.
C'est enfin la relève
Que nous attendons sans trêve
Quand avec la nuit, dans le profond silence,
On voit quelqu'un qui s'avance.
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer...
Doucement, dans l'ombre,
Sous la pluie qui tombe,
Nos petits chasseurs viennent chercher leur
[tombe...

Et nous reprenions tous, émus à pleurer de tous ces souvenirs de neige et de pluie et de grand vent cruel, et de mort lente, de veillées énervantes où on lutte contre un sommeil funeste, où on désespère tranquillement de jamais revenir, avec un arrière-goût frénétique pour la vie joyeuse la plus folle.

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes,
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme...
C'est à Lorette, sur le plateau,
Qu'on doit laisser not' peau
Car nous sommes tous condamnés;
C'est nous les sacrifiés...

Le dernier couplet exprimait un sentiment nouveau. C'est le poilu qui vient d'échapper encore une fois à la mort et qui reprend un certain espoir latent, une volonté de justice et de vengeance nécessaire, sa seule force pour résister à d'obsédantes tentations de suicide.

C'est malheureux d'avoir
Sur les grands boulevards
Tant d'cossus qui font la foire...
Si pour eux la vie est rose
Pour nous c'est pas la même chose.
Au lieu d'se prom'ner,
Tous ces embusqués
F'raient mieux de venir dans la tranchée.
Tous nos camarades
Sont étendus là
Pour sauver les biens de ces messieurs-là...

Et cette fois le chœur est hargneux. On se figure déjà qu'on est revenu pour de bon, avec la volonté d'imposer la loi à ceux de l'arrière.

C'est à vot'tour, messieurs les gros,
De monter su' l' plateau
Si vous voulez faire la guerre
Payez-là de vot' peau.

Je ne sais si jamais ceux qui n'ont pas entendu cette chanson, chantée par mes pauvres camarades boueux, entre deux massacres, pardonneront à l'auteur illettré qui la composa, sur ce funeste plateau de Lorette où il devait lui aussi laisser sa peau, les naïvetés de forme, les défauts de rythme, et ce que la musique, qui est dans l'ensemble d'un sentiment pénétrant très juste, peut avoir de criard et de mièvre.

Peut-être un musicien pourrait-il en faire quelque chose de parfait.

Je sais que tous ceux du front, même s'ils ne la connaissaient pas, en seront touchés, et qu'ils y retrouveront le serrement de cœur de l'heure lugubre du départ des relèvees, à la tombée du soir, dans les villes incendiées, les longues files d'hommes énervés s'encombrant, des éternités, dans les boyaux où on s'enfoncé... sur la route, une cuisine roulante tinte comme une voiture de laitier... tout autour claquent des rafales d'artillerie... Ils retrouveront l'étrange sentiment d'épouvante enfantine des solitudes suspectes quand on avance dans le grand désert blanc... L'herbe grise hérissé par touffes une terre chauve. Les oiseaux nocturnes aux repas immondes, les rats insolents dont on comprend trop bien ce qu'ils mangent pour être si gras, regardent passer les hommes. Et on guette filer, dans le ciel obscurci, la trace rouge de corps rapides qui sifflent, clairs ou graves, dans un fracas qui se